

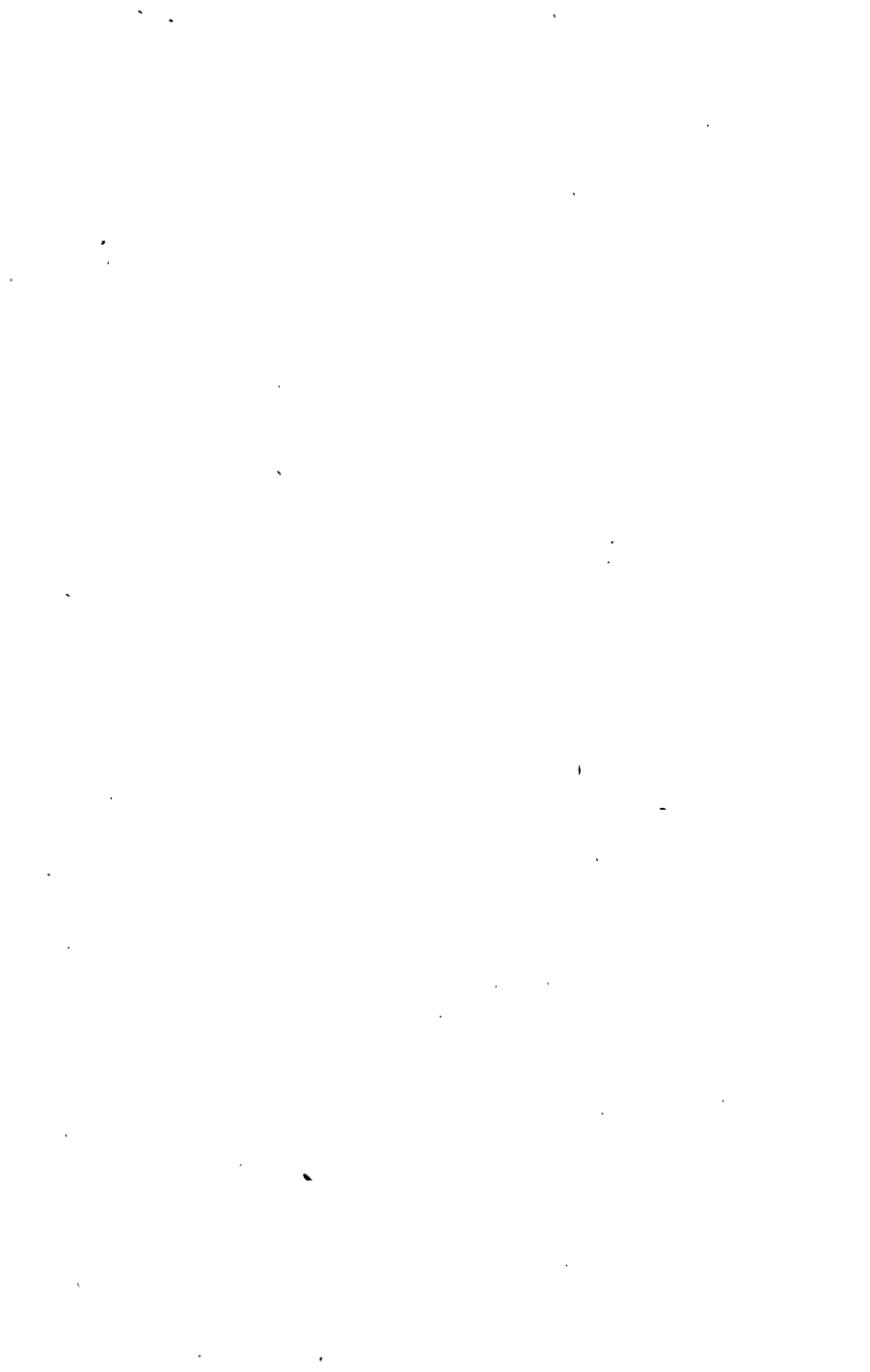
RENÉ-JEAN CLOT

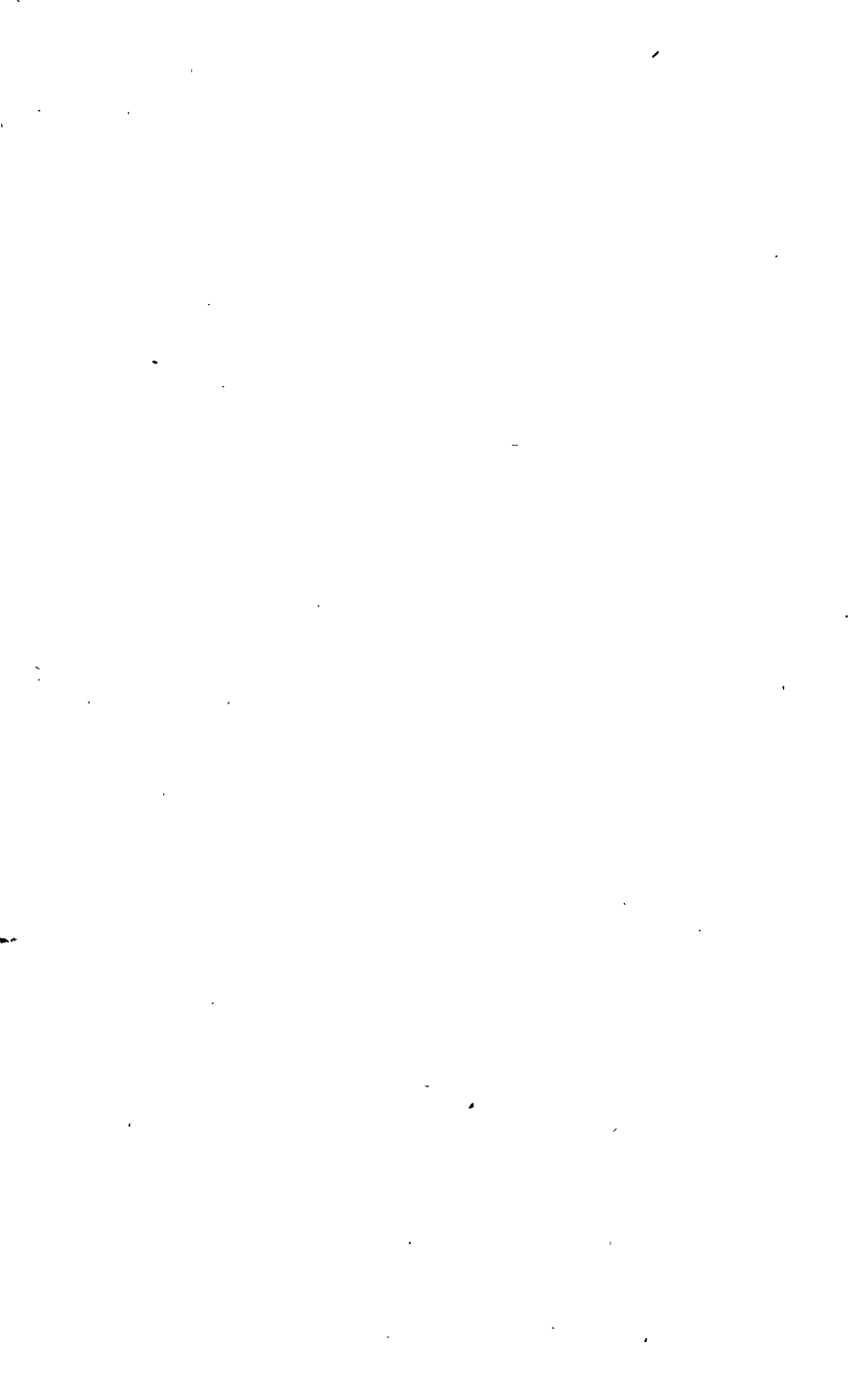
LE NOIR
DE LA VIGNE

roman

nrf

GALLIMARD





**LE NOIR
DE LA VIGNE**



RENÉ-JEAN CLOT

**LE NOIR
DE LA VIGNE**

roman

nrf

GALLIMARD

7^e édition

Extrait de la publication

Tous droits de traduction, de reproduction et
d'adaptation réservés pour tous pays, y compris la Russie.

Copyright by Librairie Gallimard, 1948.

Extrait de la publication

PREMIÈRE PARTIE

LES TROIS MARIS

La tendresse obstinée de ma tante Andrée venait à bout de bien des difficultés. Elle ne pouvait pas supporter l'indifférence. Tante Andrée voulait être aimée à tout prix; c'était un vice chez elle. Je crois qu'elle se serait donnée à l'homme qui aurait fait des réserves à son sujet. Non pas pour le plaisir, histoire de le gagner, quitte à l'envoyer promener au moment où l'autre se serait mis à l'aimer pour de vrai.

Durant toute sa vie, les réussites de ma tante tinrent uniquement à une certaine façon qu'elle avait de sourire en jetant un peu la tête en arrière. L'air prenait la forme de ses lèvres lorsqu'elles s'ouvraient ainsi à demi et vous entriez à la faveur de ce sourire dans un air plus frais qui vous accueillait de plain-pied sur le visage de ma tante. C'était un truc. On le devinait vaguement. Mais cela vous reposait agréablement du mouvement de la rue, des histoires de famille, des soucis d'argent.

Ma tante avait le chic pour se débrouiller toute seule dans toutes les circonstances. Au fait, si elle retombait toujours sur ses pieds, c'est qu'elle ne les quittait jamais, au contraire de tant de gens qui changent constamment de chaussures en laissant chaque fois leurs pieds à l'intérieur. Ma grand'mère, parlant d'Andrée, mais songeant avec dépit à des enfants qu'elle préférait et qui ne réussissaient pas dans la vie, disait: « En voilà une qui est dégourdie ! » Nous en avions tous un peu honte, mais en fin de compte nous donnions raison à ma tante. C'est peut-être cela qu'on appelle le charme, se réjouir d'un visage sans en contrôler la pensée.

Je me revois, enfant, sur le quai d'une gare, donnant la

main à ma tante alors qu'elle s'adressait à un employé, peut-être même était-ce le chef de gare. C'était certainement lui, car ma tante avait du génie pour découvrir dans la cohue le chef hiérarchique qu'elle allait découper en tranches. Avec les hommes de peu d'importance elle n'avait aucune autorité. Au contraire, ils lui étaient hostiles. Elle avait beau leur sourire, être aimable, ils disaient d'elle, devant moi, des mots que j'ai oubliés mais qui étaient durs. Ils ne pouvaient pas deviner que j'étais son neveu, pour sûr.

Je la revois encore. Il y avait foule sur le quai de cette gare où tante Andrée avait une faveur à demander. Comme d'habitude, elle n'y avait aucun droit. L'homme interpellé, un Gaulois avec un képi en foie de cygne sur lequel il y avait un insigne d'or, écoutait d'un air lointain. Il ne bronchait pas, le monstre. Ma tante leva sa main pour tirer son sourire comme du chewing-gum, en extraire le plus de longueur possible. Je vis la grosse motte de beurre dans le visage du Gaulois se pencher bizarrement. On aurait dit qu'il y avait une flamme au-dessous qui la chatouillait, puis, son centre de gravité s'étant déplacé, elle chavira. Tante Andrée qui avait tiré son lapin en pleine course relevait le fusil de son sourire dans ses joues qui sentaient bon l'amande et l'œillet. Dans quelle musette allions-nous déposer notre proie ? Je me précipitai, comme à chaque coup heureux, pour tirer la moustache ou bien m'emparer de la casquette de la victime. J'étais habitué à recevoir les friandises que les hommes m'offraient en souriant à ma tante. Ici, ce fut nous que le gros homme installa dans son carnier, un beau wagon de première classe où quelques voyageurs nous firent place. Allons, encore un coup de vaporisateur au chef de gare qui s'en retournait maintenant avec le lyrisme d'une *Marseillaise* dans sa braguette.

Là-bas, au-dessus des arbres, des corbeaux voletaient autour du fromage blanc de l'horloge qui disait les heures tristement, sans jamais tomber dans la bouche de personne. Le ciel gris était bien à sa place avec, au-dessous, l'exubérante usure des choses sur la terre et la douce odeur de la pourriture dans laquelle on espère et vit son rêve.

Puis le train s'ébranlait. Inquiète, tante Andrée vérifiait le remontoir de son sourire. Parfait, il était au point. Un homme dévotieusement s'excusait, se recroquevillait et le sourire vainqueur tailladait, coupait devant lui, cousait par

places des plastrons dans toute cette chair vivante qui frétil-
lait de bonheur. Heureux, je m'abandonnais à la marche du
train, les maisons comme des mouchoirs me passaient à toute
allure sur le visage.

Folle, folle, tante Andrée ! Elle me prenait les joues dans
ses mains et, quelque part, lorsque nous étions seuls, vers
Châlons-sur-Marne ou Mâcon, elle m'embrassait avec empor-
tement en m'assurant qu'elle les menait tous à la baguette.
Tous ! A quelle baguette faisait-elle allusion ? Je la regar-
dais craintivement, une délicieuse odeur d'œillet venait jus-
tement me fortifier dans l'idée que la force du monde était
cachée dans un secret, un tout petit secret que ma tante
détenait dans un coin de son corps.

Peut-être jugerez-vous sévèrement cet enseignement pour
un enfant ? C'est pourtant auprès de ma tante que j'ai
éprouvé le plus de sécurité, alors que plus tard, lorsqu'on
mit entre mes mains un fusil et que je fus commandé par un
général, entouré moi-même de cinq mille fusils, je me suis
senti abandonné, perdu, et sans aucun soutien dans le monde.
J'évoquais alors le souvenir de ma tante. C'était le bon temps.
La vie cédait délicatement sous la pression des mains, du
regard, tandis qu'aujourd'hui lorsqu'elle s'abandonne, il vient
avec elle des racines et de la terre toutes noires de votre
sueur, de votre sang desséché.

Tante Andrée s'était mariée trois fois, au grand scandale
de la famille, ce qui ne l'empêchait pas d'être reçue aux
endroits où ses sœurs ne l'étaient pas. Elle donnait chaque
fois l'impression d'avoir fourré un mari dans un panier,
comme les chats que l'on se décide à perdre, et de l'avoir
déposé à cinquante kilomètres de la maison pour qu'il ne
retrouve plus le chemin. Chacun de ces mariages avait eu
quelque chose de noble ou de privilégié. Si le mari était com-
mun, casanier, le destin lui envoyait une mort exotique, avec
quelque chose d'inattendu qu'appréhendent toujours les
bonnes gens.

Ainsi, son premier mari s'était tué en auto après avoir
trouvé un nouveau dentifrice susceptible de révolutionner
l'art dentaire. Une autre de ses méthodes consistait à arracher
toutes les dents et couler un ciment d'un seul tenant à cha-
cune des mâchoires, une espèce de muraille de Chine en
matière plastique. Outre le gain de ne plus avoir de nour-
riture dans les dents, la bouche y gagnait en force, en unité.

Malheureusement le défunt emporta tous ses secrets. Sa femme en garda une possibilité insensée de gaspiller son argent comme si le mort d'un moment à l'autre allait revenir avec ses bridges, ses dentifrices pour « pierre stellaire » (je m'en souviens, cela s'appelait la pierre stellaire, le brevet devait être déposé quelques jours après l'accident). Ma tante voyait tous les gens se faire arracher les dents pour mettre la pierre stellaire dans leurs mâchoires. La publicité était prête. Une société était fondée et ma tante, à la caisse, rendait la monnaie, rendait la monnaie... Ce dentiste lui donna pour toute la vie le sentiment que les choses qui n'existent pas sont les plus réelles car nous les avons choisies sur celles qui existent vraiment.

Le second mari fut un capitaine de vaisseau, un fort bel homme, ma foi, sur la photographie qui orna durant deux années la cheminée de ma tante. Je n'ai jamais vu cet officier, mais je restai en tête à tête avec son image durant des journées, aussi les pointes de ses moustaches ont épinglé pas mal de mes souvenirs qui, sans elles, se seraient envolés depuis. N'est-ce pas une chose merveilleuse que dans ma mémoire cette paire de moustaches ait joué le rôle d'un porte-manteau ? Tante Andrée aussi se servait continuellement de ces moustaches comme classeur, pèse-lettres, isolateur, prise de courant, comme fer à repasser, à friser. Les moustaches faisaient de l'ombre dans les joues d'Andrée. Une ombre capiteuse comme du manzanilla, qu'on boit pendant la sieste en été.

Le troisième mari de ma tante était un aliéniste doux et triste. Ce fut le seul que je connus, il me considérait comme son neveu. C'est de lui que je vais surtout parler. On le disait de grande valeur parce qu'il ne parlait jamais aux fous qu'en leur posant des questions enfantines, ce qui dénotait d'ailleurs une grande justesse de vue. Les fous lui répondaient gravement. Lorsqu'elle ne pouvait pas s'endormir, tante Andrée me racontait quelques dialogues entendus le matin entre son mari et les malades.

Nous nous efforcions de comprendre et nous nous perdions en suppositions sur le médecin. La vitalité de ma tante s'ajoutant à celle des malades l'avait rendu fou. Une folie raisonnable bien entendu.

— Voyons, par quoi a-t-il commencé ? cherchait tante Andrée.

Les yeux grands ouverts j'écoutais dans la nuit. Son mari ne se couchait qu'après nous. Il lisait en attendant sagement que je fusse endormi.

Comme elle avait peur de rester toute seule avec le médecin aliéniste, tante Andrée avait imaginé de me faire coucher dans son lit. Le mari m'avait toléré, à condition que je me tiensse bien entendu du côté du mur, ce que tante Andrée avait accepté de bon cœur. J'entendais mon oncle demander d'une voix funèbre : « Le petit dort-il ? » Tante Andrée me passait la main sur les yeux. Je les fermais à toute vitesse. « Oui, disait-elle, il dort. » Alors le fou s'approchait et s'emparait de ma tante. J'aimais les entendre remuer longtemps, car le silence dans lequel je sommais dans le sommeil me faisait peur. Toute la nuit j'aurais voulu qu'ils gigotent afin de m'enlever la terreur que m'inspiraient les pensionnaires avec leurs visages graves et pleins de vent, qui épiaient les moindres de nos gestes dans la journée, comme s'ils attendaient de nous le Pérou ou le secret de leur folie.

Parfois mes yeux restaient ouverts, je n'avais pas eu le temps de les fermer. « Non, chuchotait ma tante, attendez Raymond. » Et je voulais tellement fermer mes yeux que je m'endormais vraiment. Ce qui nous épouvantait avec ma tante, c'est la pensée que nous nous étions mise en tête, que le directeur était fou. Ce n'était pas drôle. Mais à l'époque nous n'avions pas de ressources, il fallait bien rester à l'asile. Nous inventions des attrape-nigauds pour savoir si l'oncle avait ou non son bon sens. L'autre s'en tirait toujours sans pouvoir toutefois nous convaincre. Cette absence de certitude nous ravageait. « J'aimerais mieux, tu vois, nettoyer des cabinets toute la journée, plutôt que de rester ici avec cuisinière et domestiques », disait ma tante.

LE COUP DE PIED

Elle me demandait, toujours dans le lit (nous parlions très bas car le voisin dans l'autre pièce attendait que je sois endormi), comment j'avais trouvé son mari dans la journée.

— Bien, disais-je, bien...

— Ah oui ! eh bien, moi, je l'ai trouvé à deux heures devant une glace, il se regardait en faisant des grimaces !

A cela il n'y avait rien à répondre. C'était tragique. Fous de terreur, nous faisons du bruit pour éloigner encore l'approche de l'époux. Je toussais, pris d'une quinte subite, alors que le directeur de l'asile risquait d'arriver d'un moment à l'autre.

— René, comme tu tousses ! Tu t'es encore enrhumé, disait ma tante à voix haute (comme c'était bon de parler à voix haute, de reculer l'ombre !).

— Non, disais-je, non, ma tante...

— Je vais te frictionner, attends.

— Non, ça va bien.

— Oui, attends, j'allume ! j'allume.

Elle criait à tue-tête et s'agitait. Nous gagnions ces soirs-là un bon quart d'heure. Mais on ne pouvait pas utiliser ce truc souvent. Quand le fou arrivait, il se déshabillait lentement dans la nuit. Je l'avais vu tout nu un jour, il avait une chair blanche comme une sauce à la farine avec un chat noir, noyé, flottant à la surface.

— Lé petit dort-il ? soufflait-il.

— Attendez un peu, Raymond, et ma tante qui avait peur me serrait les doigts si forts dans sa main que je mordais

mon drap pour ne pas crier. Par bonheur le fou faisait l'amour très vite, après quoi il s'endormait comme une masse. Nous avons la paix.

— Ce n'est pas une vie, à la fin, me disait ma tante, il faut en finir !

— Chut, soufflais-je, chut... il va entendre.

Elle posait sa bouche contre mon oreille.

— Demain après-midi nous nous enfuirons d'ici. J'ai tout préparé...

— Oui, disais-je, oui...

Mais le lendemain nous restions. Ailleurs on ne répondait pas aux lettres d'Andrée, la famille disait qu'elle avait fait un beau mariage, que son mari avait une belle situation, mais qu'elle ne savait pas s'en contenter à cause de son cœur trop volage. Pas de nouvelles de Paris où, pour nous, était le salut.

— Nous partirons après le déjeuner, j'ai nos huit mille francs de côté... Nous irons à Lille.

— Chut, soufflais-je, il va entendre.

Tante Andrée, après avoir vérifié que les ronflements de l'oncle tournaient rond, s'écriait pour jouer à se faire peur :

— Qu'il entende ! Qu'il entende si ça lui chante ! Et puis après ? Vieux fou, va...

Le dormeur s'arrêtait de ronfler, se retournait vaguement dans le sommeil. Et ma tante me serrait la main à la briser sous les draps. J'entendais les battements de mon cœur. C'était délicieux, c'était terrible.

A dire vrai, l'oncle n'était pas content de me savoir dans le même lit que ma tante. Mais il savait que cette dernière ne le supportait qu'à cette condition. Durant le jour, il me regardait du coin de l'œil avec rancune ou bien, après s'être assuré que nous étions seuls, il me prenait dans ses bras d'un geste câlin, me caressait, puis me pinçait brusquement. Et comme j'éclatais en sanglots, il tirait précipitamment de sa poche un gros morceau de nougat ou bien du chocolat qu'il avait préparé à l'avance, et il me disait : « Tiens ! ne le dis pas à ta tante surtout. Elle serait jalouse. » Je mangeais les friandises en pleurant doucement. Il m'avertissait d'un air grave : « Ta tante n'est pas normale, mon petit, elle donne dans la prostration neurasthénique. Mauvais signe... Je crains le pire pour sa raison. Mais tu sais, tant que je serai là elle n'ira pas avec les autres malades. Jamais ! Et il me regardait

gravement en levant la main avec les yeux d'un Greco auquel il ressemblait trait pour trait.

Je me taisais, affolé à mon tour. Qu'allais-je devenir entre ces deux créatures ? Avec angoisse je découvrais en effet que ma tante n'était pas normale. Elle avait des moments d'humeur subits, des élans de tendresse excessifs. Assurément elle devait être folle, elle aussi. Mais comment avoir la preuve, la certitude de son état ? Mon oncle me chuchotait :

— Tu ne remarques pas comme elle est bizarre ? Hier soir, par exemple, à table, elle ne nous a pas dit un seul mot. Elle ne nous reconnaissait pas, c'est simple. Elle était persuadée qu'elle se trouvait dans le buffet d'une gare. Je ne lui ai rien dit pour ne pas la contrarier... Ce matin elle m'a embrassé, écoute-la, elle chante à présent.

En effet, ma tante chantait la *Traviata* ou la *Tosca* à tue-tête. Tous les fous, dans le jardin, l'écoutaient. Il est vrai qu'elle avait une voix magnifique. N'empêche, tout cela n'était pas normal.

L'oncle reprenait :

— Tiens, avant-hier... elle s'était imaginée qu'elle était à la cour d'Angleterre parce qu'elle avait trouvé dans l'après-midi un éventail avec de la nacre, eh bien elle n'a plus dit un mot, mais quand je lui parlais elle donnait des petits coups de tête en souriant, ce qui voulait dire : Yes ! Yes ! Yes ! Tu n'as pas compris ça, toi ?

Je le regardais avec des yeux ronds en gardant le silence. Lequel était dans le vrai ?

Il poursuivait d'un ton cérémonieux :

— Tu t'accroches trop à elle, tu la fatigues... A ton âge, tu pourrais dormir seul, René, tu es grand...

Une nuit, alors que ma tante s'était levée pour aller aux water, ne voilà-t-il pas que mon oncle, qui avait maugréé lorsque sa femme l'enjambait pour sortir du lit, s'approche de moi, me pose sa main sur le visage, la poitrine, les jambes. J'étais persuadé que l'oncle me chatouillait. J'éclatai de rire, mais il insistait. A la pensée que j'étais seul avec lui, j'éprouvai tout à coup une terreur insensée, celle que redoutait précisément ma tante en restant seule avec son mari. Je lui envoyai de toutes mes forces, pour me dégager, un coup de pied. Il hurla comme une bête. Sur ce, ma tante arriva en chemise, une lampe à pétrole à la main. De saisissement elle faillit laisser tomber la lampe, ce qui aurait

mis fin à toute cette comédie en mettant le feu à l'asile. L'oncle était sorti du lit et gémissait par petits coups pleurards en tournant en rond dans la chambre. Il faillit heurter tante Andrée et parut vouloir s'appuyer sur elle. Celle-ci se précipita dans les draps et se blottit contre moi. J'éclatai en sanglots une fois de plus. Ma tante se mit à chialer avec moi. Nous fîmes tous les deux comme un concours de larmes avec des étranglements de voix, des hoquets... En chemise de nuit, ses jambes maigres étaient nues jusqu'aux genoux, l'oncle nous considérait en geignant : « Hou ! faisait-il, hou là ! Hou !... Hou là là ! » C'était inoui. Il devait moins souffrir car il nous regardait avec une consternation jalouse dans les bras l'un de l'autre. Le coup de pied avait porté sur le fémur qu'il massait doucement de bas en haut. Or, ne voilà-t-il pas tout à coup que l'oncle rendu à des sentiments meilleurs se mit à pleurer comme un âne ! Il pleurait avec une voix de ventriloque ; à mesure que ses larmes sortaient on aurait dit qu'il noyait un chien, que le chien remontait sur la rive, s'accrochait en hurlant à ses mains, à ses pieds, mais lui le rejetait à l'eau à nouveau.

— Tais-toi ! lui dit ma tante (elle le tutoyait dans ces cas). Imbécile ! Tu vas réveiller tous les fous ! Tais-toi donc ! Tu n'as pas honte, non ? Si les fous te voyaient en ce moment qu'est-ce qu'ils diraient ? Que tu es fou ! Tu n'as pas honte, regarde-toi un peu...

— Andrée... Andrée, appelait-il en la suppliant.

— Tu ferais mieux de te soigner, lui lança encore ma tante, tu en as besoin.

Il se calma et entra peureusement dans notre lit. De l'autre côté avec ma tante on aurait dit que nous voulions entrer dans le mur pour ne pas le toucher. La lampe à pétrole menaçait de s'éteindre. On se serait cru dans un tableau de Rembrandt.

A moitié mort de fatigue et de chagrin j'entendais vaguement ma tante qui disait : « Non, Raymond... Pas ce soir. Non. »

Puis, je m'endormis, un loup sur la poitrine me léchait le cœur avec une langue râpeuse qui me faisait mal. Mais je m'éveillai aussitôt. Ce soir-là, ma tante avait tellement le trac, qu'elle avait besoin de parler à quelqu'un.

— J'ai peur qu'il m'étrangle si je lui résiste. Mon pauvre petit !... elle m'embrassa passionnément au front, ce n'est

pas une vie pour toi ! Mais tu es grand, tu n'es plus un enfant, tu comprends tout ! (je venais d'avoir huit ans). Il faut prier maintenant, récite quelque chose et je répéterai avec toi. Dieu seul peut nous sauver de là. Il faut nous confier à lui.

— Oui, dis-je dans un souffle.

— Doucement. Ne te presse pas.

L'oncle ronflait par crises. Il avait de temps en temps des hoquets ridicules.

— Allez, il dort bien. Récite...

Je commençai à voix basse.

— Notre père qui êtes aux cieux, que...

— Non, fit ma tante, je la connais celle-là, une autre.

J'étais enfant de chœur, j'avais alors un répertoire fameux. Je récitai dans un souffle, les yeux grands ouverts dans la nuit, ma tante répétant tout contre moi avec extase :

— Je crois en Dieu le père tout-puissant, créateur du ciel et de la terre, et en Jésus-Christ son fils unique, notre Seigneur, qui a été conçu du Saint-Esprit, est né de la Vierge Marie, a souffert sous Ponce-Pilate, a été crucifié, est mort et a été enseveli, est descendu aux enfers, le troisième jour est ressuscité d'entre les morts, est monté...

Ici, ma tante qui répétait mot à mot, m'interrompit encore une fois :

— Non, pas celle-là ! Une autre. Une autre...

Elle considérait les prières comme des disques de phono, elle ne pouvait croire en Dieu que sur certains airs.

— Laquelle ? demandai-je.

— Celle où il y a c'est ma faute, fit ma tante, c'est ma faute...

Docilement j'enchaînai.

— Je confesse à Dieu tout-puissant, à la bienheureuse Marie toujours vierge, à saint Michel archange et à saint Jean-Baptiste, à tous les saints, que j'ai beaucoup péché par pensées, par paroles et par actions. C'est ma faute, c'est ma faute, c'est ma très grande faute (ma tante fit un effort pour se dégager et se frappa la poitrine), c'est pourquoi je prie la Vierge Marie toujours vierge, saint Michel archange, saint Jean-Baptiste, tous les saints, de prier pour moi.

« Que Dieu tout-puissant nous fasse miséricorde, et qu'après nous avoir pardonné nos péchés il nous conduise à la vie éternelle. Ainsi soit-il. »



ROMANS - RÉCITS - NOUVELLES

1951

LÉON AREGA
A l'essai

FRANÇOIS-RÉGIS BASTIDE
La Lumière et le Fouet

MARCEL BISIAUX
Jeanne

CHARLES BLANCHARD
Les Ponts coupés

MICHEL CASTE
Voulez-vous vous marier ?

MARCELLE CASTELIER
Leur Solitude

JACQUES CERVIONE
La Femme du Docteur

ANDRÉ CHAMSON
La Neige et la Fleur

GEORGES-EMMANUEL CLANCHIER
Dernière Heure

RENÉ-JEAN CLOT
Le Poil de la Bête

JACQUES DEBU-BRIDEL
Sous la Cendre

LÉO-PAUL DESROSIERS
L'Ampoule d'Or

JACQUES DHIE
Ils ne sont pas des Anges

LADISLÁS DORMANDI
La Vie des Autres

La Péniche sans nom

SERGE DUMARTIN
Le beau Hasard

NICOLE DUTREIL
Tout finit au port
Lieu d'asile

JEAN DUVIGNAUD
Les Idoles sacrifiées

YVONNE ESCOULA
L'Apatriote

PIERRE GASCAR
Le Visage clos

YASSU GAUCLÈRE
La Clé

JEAN GIONO
Les grands Chemins
Le Hussard sur le toit

SERGE GROSSARD
Talya

PHILIPPE HÉDUY
Sainte-Catherine

PIERRE MAC ORLAN
La Clique du Café Brebis
suivi du Petit Manuel
du parfait Aventurier

FÉLICIEN MARCEAU
Capri petite île

ROBERT MARGERIT
Le Dieu nu

CLAUDE MARTINE
Arthur et Olympe s'entendent

GUY MAZELINE
LE ROMAN DES JOBOURG, IV
Valfort

J.-P. MILLECAM
Hector et le Monstre

PIERRE MOINOT
Armes et bagages

MARCEL MOULOUDI
La grande Sortie

ROGER NIMIER
Les Enfants tristes

OUT-EL-KOULOUB
Le Coffret hindou

JACQUES PERRET
La Bête Mahoussée
Bande à part

CHARLES ROHMER
L'Autre

WILNA SALINAS
La Faiblesse d'aimer

HENRI THOMAS
Les Déserteurs

ALEXANDRE VIALATTE
Les Fruits du Congo

LOUISE DE VILMORIN
Julietta
Madame de

MICHEL VINAVER
L'Objecteur